

DES SELF EN MORCEAUX

EN 1953, ROBERT KNIGHT, directeur de la Menninger Clinic de Topeka au Kansas, décrit dans un article une nouvelle sorte de personnalité¹. Il qualifia les patients concernés d'« états-limite » (*borderline*). Au milieu des années 1960, ce diagnostic avait gagné une force d'évidence obsédante, aux États-Unis d'abord, puis en Europe et dans le reste du monde. En 1975, Otto Kernberg (membre de l'équipe de la Menninger Clinic entre 1960 et le début des années 1970) rédigea ce qui fut sans aucun doute le travail le plus important de l'époque en psychiatrie et psychanalyse : *Les Troubles limites de la personnalité* [Kernberg, 1975/1994]. Aucun texte n'eut davantage d'influence sur la pratique clinique des temps modernes.

À dire vrai, il n'est pas si facile d'élaborer une définition exacte des « états-limite ». Le but de notre propos n'est pas, et c'est heureux, de débattre des limites inhérentes à cette notion, ici considérée comme une théorie portant sur un certain type de personnalité. Que tout un monde de cliniciens ait réagi à l'emploi de ce terme et l'ait pris en considération semble, en tant que tel, remarquable et révélateur.

1. V. Robert Knight [1953]. Il ne fut pas le premier psychanalyste à employer l'expression d'état-limite et en fait, son travail était en partie dirigé contre les auteurs britanniques et américains qui l'utilisaient de façon péjorative. Dans le cadre de la présente discussion, il vaut la peine de remarquer que le terme d'état-limite, dont on a beaucoup parlé en Occident, ne fut pas bien accueilli au début de l'après-guerre. Il fallut du temps pour que l'expression trouve sa place et commence à s'installer au premier plan. La prise de position de Knight – qui dirigeait à l'époque l'éminente Menninger Clinic à Topeka – y contribua beaucoup. En réalité, il s'agissait d'un diagnostic culturel.

La plupart d'entre ceux qui écrivent sur les états-limite s'accordent à dire qu'il s'agit de personnes souffrant d'un clivage entre deux cadres de pensée distincts. Pour simplifier, nous pourrions les qualifier de « positif » et de « négatif ». Il est typique que ces personnes parlent sur un mode idéalisé d'un ou d'une collègue, puis le critiquent le jour suivant en termes agressifs. Cette attitude pourrait être prise pour une simple manifestation d'ambivalence – après tout, chacun de nous tend à exprimer des opinions positives et négatives à propos d'autrui –, mais ce qui caractérise le Self-limite est qu'il n'a pas du tout conscience de porter en lui ces opinions contradictoires. Les cliniciens découvrirent un *clivage permanent* du Self, poussé au point que les deux registres prédominants (le positif et le négatif) ne semblaient plus communiquer.

Mais certains praticiens, dont moi-même, pensent que la valeur de ce diagnostic a été surestimée et qu'il a été appliqué sans discrimination. Bien des personnes présentent certains traits limites : les hystériques, par exemple, sont parfaitement capables d'effectuer des clivages-limites, à condition de penser que c'est là ce que leur bon psychiatre souhaite les voir faire. En guise de plaisanterie, les sceptiques prétendent que le terme devrait plutôt être appliqué aux cliniciens eux-mêmes, qui se situent sur une limite entre clarté et confusion au sujet de ces Self nouvellement découverts, et qui hésitent sur l'approche à sélectionner pour se confronter aux défis du travail avec eux.

Cela dit, les patients en question se distinguent des autres à la fois par l'intensité du clivage – inoubliable et saisissant, si vous en êtes le témoin – et par la rage qui succède à un semblant d'idéalisation rêveuse de leur Self et d'autrui. Ce diagnostic, ayant émergé dans le sillage de la Seconde Guerre mondiale et au beau milieu de la guerre de Corée, peut mettre en scène, sur le plan individuel, une dimension propre à la vie d'un groupe, voire d'une nation. Si nous regardons en arrière pour contempler plusieurs centaines d'années d'histoire européenne, un motif clair se dessine, composé de pays qui s'admirent ou se haïssent mutuellement en fonction des aléas d'une situation géopolitique fluctuante. En 1951, seulement quelques années après que Roosevelt et l'oncle Joe Staline¹ aient été frères d'armes et que la majorité des Américains aient éprouvé des sentiments positifs vis-à-vis de l'Union soviétique, les deux pays firent volte-face et se mirent à avoir peur l'un de l'autre, tout en se haïssant.

1. [Ndt. Référence à la bande dessinée d'espionnage de Sir Arthur Benton, *La Mort de l'oncle Joe*, qui se termine avec la mort de Staline.]

Comme je l'ai dit, le siècle précédant la Grande Guerre fut une période d'auto-idéalisation inouïe pour les Européens et les Américains. Ils baignaient dans un imaginaire de conquêtes, de richesses et de progrès infinis. La dévastation causée par les guerres mit un terme soudain à leurs attentes, laissant chacun en proie à un deuil qui se changea en mélancolie. Lorsqu'ils contemplaient leur pays dévasté et leur propre existence, les Self s'abandonnaient à un sentiment de rage inconsciente, dirigé contre des croyances idéalisées désormais perdues qui, autrefois, avaient semblé riches de promesses.

Étant donné que les clivages d'objet ont une longue histoire – les Britanniques ont pu admirer les Allemands à une époque et les haïr à une autre –, la pensée européenne développée à l'échelle des États-nations reposait sur la nécessité du clivage. La *Realpolitik* rendait obligatoire l'affection, lorsque tels étaient les intérêts nationaux, et l'inimitié dans tous les autres cas de figure. Ce clivage institutionnalisé, qui s'intégra à la logique sociale dans les relations internationales, devint le paradigme des relations humaines individuelles aussi bien que groupales. Tous les psycho-diagnosticques reflètent les mentalités de leur temps, et au milieu du XX^e siècle, un clivage du Self en deux parties aux positions radicalement divergentes (l'extrême optimisme et l'extrême pessimisme) indiquait une identification inconsciente à ces deux pôles de la personnalité humaine.

Comme nous l'avons vu, au début du roman de Camus, Meursault se montre indifférent à la mort de sa mère; il semblera rester tout aussi indifférent au meurtre de l'Arabe sur la plage et à sa propre incarcération subséquente. Ce personnage se tient à distance des sentiments qu'il pourrait éprouver; ils font l'objet d'un clivage et ils sont coupés du cadre de pensée qui structure son Self. Meursault représente le Self tué par les guerres; l'état-limite est un Self ressuscité sous forme d'une entité nouvelle. Alors que Maggie Schlegel défendait l'idée selon laquelle nous devrions «relier» l'émotion au langage, l'état-limite s'appuie sur la situation inverse. Il doit n'exister aucun lien entre sa pensée et les sentiments qu'il éprouve. En une sorte de retour en arrière vers le *Dr Jekyll et Mr Hyde* de Stevenson, où le Self se trouve clivé entre deux personnages complètement distincts, le Self des années 1950 était à la fois un être guilleret et une âme pleine de rage et d'amertume.

La férocité avec laquelle les états-limite oscillent entre des attitudes positives et négatives vis-à-vis d'un seul et même objet peut faire penser au caractère cyclique du syndrome maniaco-dépressif. Et, nous l'avons

dit, l'aspect maniaque du Self au XIX^e siècle reposait sur la projection de ses propres versants dépressifs dans d'autres-bientôt-changés-en-victimes. Mais qu'arrive-t-il lorsque cette stratégie échoue ? Que se passe-t-il si, par exemple, faire la guerre à ceux qui incarnent les facettes projetées de soi-même ne conduit pas au type de victoire attendu ? Une solution consisterait à instaurer un clivage permanent dans le Self, dont les deux parties n'entreraient jamais en contact. Si faire la guerre ne résout plus le besoin de se débarrasser de ses pulsions criminelles (paradoxalement projetées dans le vaincu qui a mérité la mort), une stratégie de secours voudrait notamment qu'une partie du Self parte en guerre en laissant l'autre partie de lui-même libre de rejeter tout lien avec le négatif.

Si nous considérons le Self-limite comme une suggestion culturelle – « clive le Self en parties, et jamais elles ne se rencontreront¹ » – nous pouvons conférer du sens à la stratégie adoptée dans l'Après-guerre, qui consistait à persévérer toujours dans la même direction. La facette négative des Self et de la société pouvait faire siens la technologie et l'industrialisme, surtout si ces progrès suintaient vers les industries de l'armement qui promouvaient leurs visions du monde belliqueuses. Pendant ce temps, les aspects positifs du Self et de la société glissaient vers un futur pacifique et serein, rêvant de voitures neuves, de réfrigérateurs, de fours dernier cri et de vacances à la plage.

Gardons à l'esprit la manière dont le conflit se structure : une position psychique ou culturelle à la fois dynamique, originale et inconsciente devient un axiome qui a perdu tout rapport avec ses origines. Dans ce contexte, la solution-limite permet de se jouer avec succès des contradictions entre diverses positions idéologiques. Et, pour tout dire, c'est justement cette structure qui convenait à l'Amérique de l'Après-guerre. Elle devait s'idéaliser comme la nation gardienne du monde libre – tout en entretenant sa machine de guerre en prévision des nombreux conflits à venir.

Pour l'individu, cependant, le clivage-limite ne fonctionne pas si bien. Comme la polarisation des affects et des représentations psychiques positifs et négatifs s'est changée en structure, il se trouve en conflit permanent. Le Self est opprimé par ses propres manigances : vouer des affects négatifs et positifs à un seul et même objet, sans avoir

1. [Vdt. Référence aux vers de Rudyard Kipling (1892) : « *Oh, East is East, and West is West, and never the twain shall meet.* » « L'Est est l'Est et l'Ouest est l'Ouest, et jamais ils ne se rencontreront. »]

conscience de cette contradiction, c'est comme s'acharner à bâtir une sorte d'installation artistique au beau milieu du psychisme. Un jour ou l'autre, le Self découvre qu'il a poussé les autres sur le bas-côté de la route, mais il reste incapable de saisir les raisons pour lesquelles si peu de gens lui portent de l'affection.

À l'échelle nationale, bien qu'il ait dû paraître évident que la politique étrangère des États-Unis d'Amérique et ses positions culturelles arrogantes aient gravement offensé pas mal de gens aux quatre coins du globe, un authentique désarroi prévalut après le 11 septembre : « Pourquoi tant de gens nous haïssent-ils ? » On semblait incapable de corrélérer l'histoire du pays après la Seconde Guerre, faite d'impérialisme en Amérique du Sud, au Moyen-Orient, en Asie du Sud-Est et ailleurs, avec l'antiaméricanisme qui en résultait.

Du clivage entre l'Amérique idéale et l'Amérique paranoïaque, entre un pays prometteur et un pays empreint de préjugés profonds, résulta une présentation d'objet troublante. Nombreux dans le monde étaient ceux qui haïssaient l'Amérique, mais qui l'aimaient aussi. Une nation clivée suscitait des réactions clivées, et cette double contrainte¹ pouvait se révéler oppressante. Certains persisteront à dire que le XIX^e siècle fut une ère d'oppression sexuelle, et il est certain que Freud fit porter ses efforts sur la description du *refoulement*, synonyme de la censure des idées sexuelles et agressives qui engendrait l'inconscient refoulé. Il décrivit la manière dont le refoulé émerge en cours de séance, traversant les voiles versatiles du langage qui déguise des souvenirs et des fantasmes oubliés pour les masquer à la censure du conscient.

À l'époque, ou plutôt depuis le siècle précédent, d'autres formes de censure gagnaient en puissance et se structuraient. Il s'agissait d'une censure organisée et dirigée non pas contre des idées intolérables, mais contre le droit à *l'existence* du Self. L'oppression se fit jour sous des formes diverses et par le biais de récits multiples : la pauvreté de la classe ouvrière, l'assujettissement des femmes et des enfants, la domination de pays entiers par des dirigeants qui envoyèrent des millions de personnes à la mort, engendrant le « trauma cumulatif² » de la guerre après la guerre, l'assimilation des masses humaines par des forces

1. [Ndt. Le *double bind*, ou « double contrainte », est une notion rendue célèbre par Gregory Bateson, in *Vers une Écologie de l'esprit*, t. 2, Paris, Seuil, 2008. Elle désigne une situation dans laquelle on soumet une personne à deux injonctions contradictoires.]

2. Le concept de « traumatisme cumulatif », élaboré par Masud Khan [1963/1976], pourrait nous servir de modèle théorique pour décrire l'imbrication des sources d'oppression dans le Self moderne.

capitalistes qui bafouaient les droits de l'individu. Bien que la conception freudienne de l'oppression ait porté tout d'abord sur la censure interne, un virage s'opéra après la Grande Guerre avec *Le Malaise dans la culture*¹. Freud se tourna alors vers un conflit d'un type nouveau : celui qui oppose les exigences sociales aux pulsions du Self.

La vie en société oblige le Self à réguler ses pulsions sexuelles et agressives, grâce au transfert d'une partie de leur énergie vers la conscience. Freud baptisa la résultante du nom de « Surmoi ». Il s'agissait d'une partie spécialisée du Moi, qui procure le pouvoir et l'autorité nécessaires à gouverner les Self au sein des groupes. En contrepartie de la frustration engendrée par le renoncement aux actes agressifs et sexuels, nous recevons l'amour et l'affection du Surmoi, ce qui nous vaut un type de gratification différent. Le phénomène peut être comparé à la fierté civique qui découle du sentiment d'appartenance : on tire un certain plaisir de sa participation à une communauté de vie avec d'autres Self qui ont tous consenti des sacrifices du même ordre, mais qui jouissent aussi de l'amour du Self que leur offre une partie de leur Moi.

Le problème, avec le concept de Surmoi, est que ce qui apparaît à telle personne comme l'idée du bien peut correspondre à l'idée du mal chez quelqu'un d'autre. La conscience d'un sénateur américain républicain du XXI^e siècle peut lui souffler que le gouvernement ne doit pas distribuer d'aides sociales à ses concitoyens, car cela diminuerait leur capacité à se prendre en charge par eux-mêmes. Ceux qui pensent ainsi considéreront les politiques du Parti démocrate comme des tentatives de saboter les chances qu'une économie robuste se développe – alors que la prospérité économique profiterait, bien sûr, à tous. Il ne fait aucun doute que certains grands propriétaires dans le Sud américain croyaient sincèrement que leurs esclaves Afro-Américains tiraient bénéfice de la structure sociale de la plantation. Ils auraient été vraiment offensés par l'idée qu'ils opprimeaient leurs esclaves.

Dans son étude consacrée aux effets de l'esclavage sur le sujet humain, le remarquable historien Kenneth Stampp [1956/1964] écrit que les esclaves feignaient de souffrir de divers genres d'invalidité, ce qui constituait une forme de résistance. Ils bousillaient délibérément leur travail en cassant une machine « par accident » ou faisaient semblant d'être trop ignorants pour suivre des instructions. Il ne s'agit

1. [Ndt. Trad. française : *OCF-P* XVIII, p. 249-333.]

pas ici d'un « retour du refoulé » freudien. Leur pseudo-stupidité était une défense¹. Nous pourrions la qualifier de *retour de l'opprimé*.

Frantz Fanon [1952/1975, p. 93] recourut au concept freudien de surdétermination pour étudier les effets de *l'oppression du Self par autrui*, en la différenciant de l'autocensure². Il déclare être « surdéterminé de l'extérieur », opprimé par les actes des plus puissants :

J'arrivais dans le monde, soucieux de faire lever un sens aux choses, mon âme pleine du désir d'être à l'origine du monde, et voici que je me découvrais objet au milieu d'autres objets.
Enfermé dans cette objectivité écrasante, j'implorai autrui.

[Fanon, 1952/1975, p. 88]

L'idée que Freud se faisait du rôle joué par le Surmoi dans la formation d'une conscience sociale ne manque pas de profondeur, mais ce même Surmoi juge certaines choses inacceptables et cause leur refoulement. Le terme de refoulé désigne les contenus psychiques spécifiques bannis du conscient; le terme d'opprimé désigne la pensée humaine qui a dû être suspendue ou déformée. Tandis que la pensée refoulée peut ressurgir à la conscience en suivant des voies détournées, l'oppression implique que soient altérées, non pas des contenus de conscience, mais des facultés; elle compromet les processus psychiques grâce auxquels l'élaboration d'une pensée aurait pu s'initier et produit une dégradation cumulative dans le champ de la perception, de la pensée et de l'expression. Le refoulé réside dans l'inconscient à titre d'ouvrage finalisé par la censure; le réprimé peut aussi se trouver dans l'inconscient, mais à titre de *tentative* avortée : il porte la trace de ce qui aurait pu être créé en idée.

Et il entre en résonance avec d'autres expériences de l'échec. L'effet cumulé de milliers de possibilités avortées forme un réseau psychique de mutilations fait d'idées semi-élaborées, demeurées invalides. L'histoire de cette dynamique malheureuse laisse le Self désemparé, en proie à une affliction inconsciente; il endure un deuil qui, s'il n'est pas reconnu, dure éternellement. Même s'il en venait à exprimer son

1. Plusieurs essais psychanalytiques sont consacrés à la pseudo-stupidité. Je considère celui de Margaret Mahler [1942/1979] comme un chef-d'œuvre.

2. Barbara Fletchman Smith [2000] propose un abord psychanalytique de la « servitude mentale ». Voir aussi Nancy Hollander [2010], dont le livre présente une étude intéressante des facteurs contribuant à propager la souffrance psychique dans de vastes parties du globe.

contenu, un Self dé-formé de semblable manière se retrouverait chargé d'un autre fardeau : l'impossibilité de traduire l'agrégat des contenus en idées pleines de sens.

À certains égards, les façons de penser et de communiquer propres au XXI^e siècle peuvent être considérées comme des formes de « fuite psychique » permettant d'échapper au poids écrasant d'être les héritiers d'un monde pulvérisé par l'apathie et l'absence de pensée. Depuis le début, certains aspects de la méthode psychanalytique – la libre mise en mots d'idées qui composent un connu non pensé¹ – visaient pourtant à apaiser l'oppression dont souffraient les analysants. L'attention portée au Self muet, illustrée par les travaux de Sandor Ferenczi, Michael Balint, Donald Winnicott, Masud Khan, Nina Coltart et d'autres, permit de reconnaître implicitement le fait que certaines personnes souffrent d'être « surdéterminées de l'extérieur ». L'analyse freudienne découvre une voie de guérison en soulageant la douleur liée à des contenus de pensée pénibles et en articulant d'une manière nouvelle ce qui définit une personne. Ces deux méthodes fraient une voie à un discours doté de sens que l'analyste, grâce à son écoute, contient et soutient avec autant de soin que d'attention. Quand le réprimé se trouve restitué par la psychanalyse, les formes dégradées de sa réception, de sa pensée et de sa communication se changent en leurs équivalents ordinaires et supportables dans la vie quotidienne.

Nous avons présenté les bouleversements radicaux qui survinrent au XIX^e siècle. Ils suscitèrent la réaction qui consistait à se laisser entraîner par l'euphorie et à entrer dans un état d'esprit maniaque. Une pulsion criminelle risquait d'en découler : elle visait à éliminer les parties déprimées du Self projetées dans des victimes en devenir. Une autre solution, décrite par Forster dans son portrait d'Henry Wilcox, revenait à priver le Self de capacités réflexives et à l'identifier au productivisme. Voilà qui annonçait le Self normopathe que nous voyons plus clairement surgir au milieu du XX^e siècle, phénomène qui fera l'objet du chapitre suivant.

L'état maniaco-dépressif et les états-limites témoignent d'un clivage du Self. Désormais, nous abordons un type de clivage différent, celui à cause duquel une partie du Self reste immergée dans le cours des choses tandis que l'autre s'en détache. Le Self *dissocié* est une formation

1. [Ndt. En anglais : *untought known*, une notion séminale dans l'œuvre de Bollas ; v. Christopher Bollas, *The Shadow of the Object: Psychoanalysis of the Untought Known*, New York, Columbia U. P., 1987.]